

LE SPIRITUALISME MODERNE

Organe de l' "UNION FRATERNELLE SPIRITUALISTE"

PARAISSANT LE 10 ET LE 25 DE CHAQUE MOIS

**Tout effet a une cause. Tout effet intelligent a une cause intelligente.
La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet.
Naître, Mourir, Renaître encore et Progresser sans cesse, telle est la Loi.**

ALLAN KARDEC

SOMMAIRE

| | | | |
|---|------------------|---|--------------------|
| Dans l'angoisse. | BEAUDELOT. | Le Prix du Bonheur. | B... |
| L'Eternelle Comédie. | HENRI DE LATOUR. | Après une causerie sur Sarcey. | G... |
| VIII ^e Instruction: De la Réincarnation. | PASTEUR B. | L'Atmosphère troublée | C... |
| Voix de l'au-delà : | | Le chant du Bienheureux (suite) | J. B. D. |
| Qu'est-ce que la Paix. — Tousjours de la Lumière. — | | A Charles Fourier. | FABRE DES ESSARTS. |
| Soyez fermes et forts. . . . | UN GUIDE. | Des faits | CARITA. |
| | | La mort du gladiateur Astartos. | ROCHESTER. |

DANS L'ANGOISSE

Un vent troublant de septicisme, de dénigrement et de calomnie, qui souffle en tempête, bouleverse et convulse les esprits, comme atteints de folie.

Ici, les antagonistes, au grand jour, oublieux de leur fraternelle origine et de leur commune sécurité, ainsi que des flots en furie, soulèvent les uns contre les autres leurs masses menaçantes et se heurtent, emplissant l'air du fracas de leur colère et de l'écume de leur rage.

Là, dans l'ombre, l'hypocrisie redouble d'efforts et de ténacité. La convoitise, surexcitée par l'énergie du désespoir, tente de suprêmes assauts : tout l'arsenal des appétits inférieurs a mobilisé ses forces.

Partout, les égoïstes et les pharisiens de toutes les classes de la société, de toutes les religions et de toutes les races, sont restés, sous toutes les latitudes, le plus scandaleux foyer de perversités et d'impostures, voire même de calamités publiques; et, en effet, qui nous prouvera jamais que les terribles ébranlements qui secouent notre société dans toutes ses profondeurs, depuis sa base jusqu'à son faite, sont autre chose que les conséquences, que les reflets fidèles sinon de notre corruption, au moins de notre infirmité morale.

Mais d'où nous vient donc notre mal si grave et si universel? Il nous vient de notre ignorance

perfidement entretenue et à laquelle nous devons de ne rien respecter, parce que rien n'est respectable. Les serments eux-mêmes ne sont rien qu'amères dérisions, que paroles hypocrites, qui ne servent qu'à voiler les turpitudes des actes.

Ici, ce sont des vœux de pauvreté et bien d'autres encore qui ne rendent que plus flagrants les accaparements monstrueux des fortunes et des biens de la terre, par ceux qui impudemment en font étalage pharisaïque devant la foule.

Ce sont ces insolents simulacres de modestie et de désintéressement qui indignent les moins clairvoyantes consciences contre les instincts de domination de certaines sectes hypocrites, qui ne peuvent se résigner à consentir les bienfaits de la liberté de conscience à tous les hommes.

Plus loin, c'est la Charité! ce baume divin pour toutes les douleurs humaines, que nous voyons chaque jour traînée dans la fange par ceux-là mêmes qui, d'une voix onctueuse, la réclament à leur profit pour tyranniser plus à leur aise les masses populaires dont ils revendiquent la garde.

C'est grâce à ces exemples scélérats que nous voyons, dans notre société, le frère traiter en ennemi son frère, que le père et la mère sont bafoués et les conseils de leur expérience méprisés. Le sanctuaire de la famille, qui devrait être l'asile des vertus domestiques, ce berceau sa-

cré de l'enfant, dans lequel son âme devrait s'épanouir et puiser, avec le lait qui nourrit son corps, l'aliment moral qui le rendra fort pour l'accomplissement de sa mission sur la terre, ce sanctuaire de la famille est trop souvent incompris, méconnu et sans honneur.

Toutes ces calamités qu'entretiennent le mensonge et l'hypocrisie imposent à la vie sociale l'aridité du désert en même temps que les horreurs de la lutte au milieu de fauves. L'ignorance de la cause des inégalités des hommes entre eux attise cet antagonisme féroce qui les divise, malgré leur devoir commun de s'entr'aider, de se secourir, de se consoler dans l'affliction, de se soutenir dans l'œuvre de réparation des erreurs du passé et préparation de l'avenir.

Ne semble-t-il pas, au milieu de l'agitation tumultueuse de notre époque, que les ténèbres de la haine ont aveuglé les dernières lueurs de la saine-raison ? Cependant, ce phare momentanément dédaigné ne peut être éteint pour toujours ; sa destinée ne peut être anéantie par les êtres infimes que nous sommes, malgré l'orgueil de nos prétentions. Oui, bientôt, sa lumière brillera plus éclatante que jamais ! Mais, en attendant que nos consciences rallument ses feux, nous voici au milieu de la nuit et des orages qui s'appesantissent sur l'humanité, à la merci du caprice des tempêtes furieuses des passions.

Ne perdons pas courage, car la souffrance est souveraine, et puisque notre aveugle obstination nous l'impose : de ses angoisses jaillira la lumière rédemptrice de la véritable science, de la science sublime, de la Vérité qui guérira l'humanité des fléaux les plus terribles qui la désolent : l'hypocrisie et le mensonge.

Pour atteindre ce résultat si précieux, il faut que les sacrilèges se payent et que les masques soient déchirés. Il faut que les plaies honteuses soient mises à nu et que l'humanité frémissse d'horreur devant l'étendue et la profondeur des ulcères qui la rongent.

* * *

L'humanité tout entière est donc en travail : elle veut s'affranchir de l'écrasante tyrannie de l'égoïsme et suivre les lois de l'esprit ; elle aspire, plus ou moins consciente, à la réalisation de son idéal de justice et d'amour.

Le vieux monde, d'autre part, s'écroule parce que sa charpente pourrie est impuissante à le soutenir ; nos agitations en sont les craquements,

ils témoignent de la gravité du mal dont nous sommes atteints.

Cessons de nous alarmer, car la clairvoyante Providence (c'est-à-dire les lois qui nous régissent) a placé sur la route de l'humanité les matériaux d'une solidité proportionnée à la nature de ses besoins.

Et ces matériaux sont les principes spirituels ; en effet, une société, être essentiellement moral, ne peut s'édifier que sur des conceptions en harmonie avec sa destinée.

Un des éléments indispensables à la solidité de l'édifice social, c'est incontestablement la religion, c'est-à-dire l'ensemble des principes moraux communs à tous les hommes, quelle que soit la diversité des individus qui la composent.

Or, il est manifeste que les religions se meurent et que demain elles seront mortes, écrasées par les passions humaines ; tandis que la Religion sortira épurée et radieuse, ainsi que l'or pur de sa gangue souillée.

Les lois morales, il est vrai, bases de toute vie sociale et de tout progrès, ont une existence au moins simultanée avec l'existence même des humanités, aucune chose ne pouvant exister sans une loi qui préside à sa naissance.

Les lois morales inhérentes à l'existence humaine règlent son devenir de progrès et d'améliorations sans cesse plus grands.

C'est pourquoi rien n'est immuable, si ce n'est la Vérité suprême, principe créateur infini qui domine toutes choses. Lui seul représente l'absolu imperturbabilité parce qu'*il est*, tandis que toute la nature autour de lui n'est qu'en évolution, c'est-à-dire en voie de progrès. La science humaine, est en perpétuelle transformation : ne lui arrive-t-il pas, à chaque instant, de condamner aujourd'hui ce qu'elle professait hier. Elle n'est donc ni absolue, ni infaillible, elle subit la loi de tout ce qui est humain, c'est-à-dire imparfait et sans cesse perfectible.

Ce que l'on appelle les religions, ce n'est rien autre chose que la manifestation du concept humain, dans ce qu'il représente de plus élevé comme idéal, et cependant quelle matérialité ! Malgré leur grossièreté et leur infinie diversité elles ont un principe commun qui tend à les réunir, c'est l'Amour qu'elles nous recommandent de professer à l'égard de notre prochain.

Ce principe, que seuls les esprits perspicaces découvrent au milieu de pratiques grossières, doit se dégager en toute liberté et dans toute sa

pureté de la multiplicité des formules inventées par le caprice, l'ignorance ou la cupide spéculation. C'est en vertu de ce mobile que s'accomplit la loi de l'évolution qui anime toute la nature et à laquelle obéit l'humanité dans la poussée irrésistible qui produit l'unification des nations et des races. C'est donc son œuvre que nous devons favoriser si nous voulons atténuer et même faire disparaître les crises que provoquent les résistances qu'elle a à surmonter.

Ces crises ne sont autres que l'éternel antagonisme entre le progrès et l'immobilité, le choc des rivalités plus ou moins violentes que soulèvent le parti des privilégiés, des *beati possidentes*, qui veut conserver ses prérogatives, sans se soucier de la légitimité de ses prétentions ni des facteurs nouveaux du droit individuel.

La caractéristique particulière de la lutte actuelle, dont l'étendue est si considérable et dont les résultats doivent être prodigieux, aussi bien dans l'ordre social que dans l'ordre moral, c'est la difficulté qu'éprouve l'idéal à prendre la place que lui refuse la matérialité et les mensonges des religions.

Cette matérialité a fait son temps, elle doit s'incliner sans regret devant la limpidité de la pure morale, et disparaître. Les religions n'ont plus de raison d'être, la Religion plane au-dessus d'elles, c'est ce sentiment qui doit unir les hommes, les relier ensemble dans une communauté d'idéal, d'aspirations, c'est la Loi morale.

Les rivalités des religions sectaires et bornées, le matérialisme égoïste et étroit, l'intolérance de tous ne pourraient être conjurées que par la reconnaissance et la pratique du *Vrai Spiritualisme*, c'est-à-dire de la loi de Solidarité, de Fraternité et d'Amour du prochain qui en découlent.

C'est pour arriver à cette vérité que l'humanité s'agite en des mouvements convulsifs, en de violentes angoisses qui ébranlent la raison. Il en sera ainsi jusqu'à ce qu'elle sache enfin que la cause de toutes ses souffrances c'est l'ignorance des lois qui régissent son évolution et tout particulièrement de cette loi unique mais souveraine : *l'Amour du Prochain*.

BEAUDELLOT.



L'ÉTERNELLE COMÉDIE

L'éternelle comédie, c'est cette pièce en cent actes divers que l'homme se joue à lui-même pour échapper à sa conscience à la raison et au bon sens.

Se grimer, se déguiser, se faire une personnalité factice, s'ingénier à se croire un être tout différent de ce que nous sommes réellement dans la création, pour le plaisir de nous adapter à tel ou tel système plus ou moins chimérique, tel paraît être notre but.

Nous nous trompons sur nous-mêmes et sur les autres, par mode, par vanité, par ignorance et nous nous donnons une peine infinie pour nous créer un monde absurde, dans lequel nous nous agitions désespérément, plutôt que de nous voir tels que nous sommes et de contempler l'Univers tel qu'il est.

Au lieu de descendre dans notre conscience pour y découvrir la vérité, et de regarder l'universelle création dans la simplicité, la beauté et la divinité de ses lois, nous nous épuisons à ériger des faux systèmes, des philosophies bâtarde, d'étranges et dangereuses théories, telles que les théories matérialistes, si néfastes à la société et à l'individu.

Nous ressemblons à des pitres grotesques, paradant devant une baraque foraine et, plutôt que d'accepter ces sublimes conceptions de la divinité et de la vie universelle dans la logique évolution de la forme et de l'esprit, conceptions qui sont inscrites au fond de nos âmes en lettres de feu, nous travestissons les plus hautes vérités, et, après les avoir revêtues d'oripeaux, nous les faisons monter sur les tréteaux de Tabarin. Le prêtre, le politique, le savant, le philosophe, l'homme d'État, chacun selon son égoïsme, son intérêt, son ignorance ou ses passions, débite un boniment de circonstance et cherche à recruter parmi les badauds, un public nombreux destiné à contempler la misérable parodie dont la folie humaine compose le spectacle.

Toutes ces piètres tentatives, ces infructueux essais de l'ignorance et de la vanité éloignent l'humanité de la compréhension du drame solennel, qui de toute éternité se joue entre le Créateur et la création.

L'homme prête l'oreille aux balivernes que lui débitent les vendeurs d'orviétan et il reste sourd aux stances immortelles dont Dieu berce son âme. Il s'amuse aux charges et aux bouffonneries nées d'une imagination déréglée, et son œil ne sait pas contempler le grand spectacle des choses, source de tout enseignement véritable.

La vérité est au fond de chaque conscience, et l'homme craint de s'interroger. Cependant, le grand livre de la vie est ouvert devant lui et sa raison et son bon sens suffiraient pour en déchiffrer les pages.

S'il le voulait, les strophes du grand poète pourraient pénétrer jusqu'à son intelligence, la nature lui chanterait son hymne, la création jouerait pour lui le grand drame de la vie avec son exposition, son nœud, son dénouement dans le merveilleux enfantement de l'esprit et dans son apothéose finale.

HENRI DE LATOUR.



VIII^e INSTRUCTION

De la Réincarnation.

Mes frères,

La nouvelle religion se fonde sur le grand principe des réincarnations successives et progressives.

Nier la réincarnation, c'est nier la justice divine et c'est méconnaître l'égalité et la fraternité universelles.

Cette vérité fondamentale n'est pas nouvelle et se retrouve dans la plupart des anciennes religions comme pour certifier sa réalité. La réincarnation peut seule expliquer le sens de la création et la marche de l'esprit vers l'éternel progrès.

L'Unité d'existence, mes frères, fait reposer l'univers sur la plus grande des injustices. L'homme se trouve brusquement jeté sur le globe sans initiation préalable, avec des facultés diverses et dissemblables de celle des autres hommes, isolé des autres individus.

Quelles questions le penseur n'est-il pas tenté d'adresser à Dieu en contemplant la grande famille humaine? Pourquoi dira-t-il ces diversités de races sur un si petit espace de matière? Pourquoi la race blanche intelligente, avancée,

civilisée, et les malheureuses peuplades de l'Afrique centrale? Pourquoi la brute et l'homme de génie? Pourquoi l'être infime disgracié de la nature, à côté de l'être resplendissant de vie et de santé? Pourquoi ces existences pleines de brillantes espérances que la mort vient faucher, tandis que le vieillard traîne une triste et pâle vie à son foyer solitaire? Que d'objections terribles l'homme est tenté de jeter à Dieu! Non, dira-t-il, tu n'es pas juste, toi qui permets de pareilles inégalités, toi qui réserves aux uns toutes les joies de la terre, aux autres, toutes les douleurs, toi qui brises tant de boutons entr'ouverts, espoirs de la récolte prochaine et qui laisses debout le vieux tronc dont la sève a été tarie par l'orage.

O pourquoi ce douloureux problème de la souffrance et de l'ignorance? Pourquoi cette vie si dissemblable pour tous les enfants? Pourquoi ces désespoirs et ces tristesses, ces luttes contre la misère, à côté de ces splendeurs de luxe et de la fortune? Et pourquoi, Seigneur, ces êtres qui naissent destinés au crime et à tous les vices, ces âmes d'enfants qui apportent avec elles des germes de toutes les passions, tandis que d'autres, comme un sourire du Ciel, renferment dans leurs jeunes cœurs les germes de toutes les vertus?

Injustice, partout je ne vois qu'injustice. Oui, mes frères, si vous ne considérez que la vie présente, si vous bornez votre existence à la seule vie que vous connaissez actuellement, si vous croyez passer quelques heures rapides sur la terre, et entrer pour toujours après la mort, dans l'éternel enfer ou dans l'éternel bonheur.

Mais que Dieu paraît grand, que son œuvre devient sublime lorsque nous embrassons toute cette immense évolution de l'âme!

Quand, à nos yeux, se déroule le spectacle de cette grande fraternité, de cette double progression s'accomplissant côte à côte, de cette marche ascendante de l'esprit par la matière et, avec elle, de cette création divine où toute forme cache l'esprit, où tout esprit monte dans l'Infini par le chemin de la souffrance et du travail sous la grande égide de la Justice.

Mes frères, que tout alors paraît saint et juste, que tout se révèle à l'âme dans son sens véritable. Le cœur s'agrandit à cette sublime fraternité, l'esprit sent pousser ses ailes, et son vol l'entraîne dans ces régions où se révèlent toutes les causes.

Les termes me manquent, mes frères, pour

vous exprimer la joie qu'éprouve l'âme lorsque, la chair ayant rompu ses chaînes, elle peut embrasser les cycles de ses existences, quelle humilité la saisit du peu qu'elle est, et quel cri de triomphe s'échappe de son sein en apercevant son but final!

Mes frères, la Justice n'existe sur terre, que si l'homme veut reconnaître cette divine loi de la réincarnation.

La réincarnation non seulement explique la création et la progression des formes vivantes à la surface des globes célestes, mais aussi la progression de l'intelligence et de la conscience.

Permettez-moi, mes frères, dans un rapide aperçu, de vous faire entrevoir les grandes lignes de la réincarnation.

Je laisse l'évolution dans le minéral pour prendre l'esprit au moment où les premières cellules organiques ont fait leur apparition sur la terre ou sur un globe quelconque. Un esprit rudimentaire, fluide grossier, mais doué d'une volonté instinctive et déjà prononcée, s'incarne dans ces cellules et agit sur elles en les modifiant par les impulsions de cette grossière volonté qui, en parallèle avec l'usage, créera telle valve, tel filet nerveux.

A mesure que ces espèces inférieures se propagent, elles sont animées par des principes spirituels de plus en plus avancés, destinés à modifier la forme sous l'influence de l'intelligence.

La série des réincarnations dans la vie animale a pour but de modifier les espèces inférieures, de manière à graduer l'échelle qui, de la monade va à l'homme, par l'intermédiaire d'esprits supérieurs à la forme qu'ils revêtent, évolution qui se continuera dans l'humanité. En parallèle avec cette évolution matérielle, se trouve aussi l'évolution spirituelle qui développe de nouveaux instincts en faisant passer le principe spirituel d'une espèce inférieure dans une espèce supérieure.

Les différentes races humaines continuent ce long travail du progrès de la forme par l'esprit, et de l'esprit par la matière.

La race blanche plus ancienne et plutôt affinée que les races cadettes montre ce qu'elles deviendront un jour; mouvement ascendant et perpétuel vers la perfection. L'être humain comme l'animal, comme la plante, sous l'influence de la civilisation, de l'esprit, se transforme et suit les impulsions du principe immortel.

Et c'est ainsi que s'expliquent toutes ces inégalités, toutes ces anomalies qui semblent renier Dieu, tandis qu'au contraire, elles en font toucher l'infinie sagesse qui, par une admirable échelle, mène l'âme, de l'atome à la plus haute réalisation spirituelle, et qui, du jeu des forces inanimées crée la forme périssable et changeante où elle s'élabore.

Le progrès matériel, le progrès spirituel et le progrès moral naissent de la pluralité des mondes et des existences.

La réincarnation peut seule nous permettre de réparer le mal que nous avons commis, peut seule rétablir la justice. Il faut la réincarnation pour donner à l'esprit le moyen de s'élever vers Dieu par son seul mérite, par son seul travail.

Ceci, mes frères, est trop concis, trop bref; cependant je serais heureux si j'ai pu vous apporter quelque lumière, en vous montrant que la justice, la raison, la science et le cœur appellent la réincarnation pour expliquer les grands problèmes de la vie et de la mort.

Non, mes frères, il ne faut plus que l'idée d'une vie unique vienne terrir l'esprit et les connaissances de l'homme, en lui faisant tout rapporter à une période si courte de son existence réelle, en lui laissant dans l'âme un vague dégoût de tout ce qui l'entoure par la vision d'une justice incomplète et fugitive.

Ce qu'il faut, mes frères, c'est que vous cherchiez le secret de tout ce qui existe, de toute vie et de toute mort, de toute morale et de toute science dans cette foi universelle par qui tout se peuple et tout se crée, tout progresse et se perfectionne, dans le monde matériel et dans le monde spirituel.

PASTEUR B.

VOIX DE L'AU-DELA

Qu'est-ce que la paix ?

« Gloire à Dieu et paix aux hommes de bonne volonté! »

La paix consiste-t-elle dans ce qu'on nomme sur terre une vie heureuse?

Qu'est-ce que la paix ?

Serait-ce la possession des jouissances terrestres?.. Serait-ce l'ambition satisfaite? Serait-ce la gloire, la fortune; serait-ce même l'insouciance; serait-ce l'oubli?.. Serait-ce la voix de la conscience étouffée; serait-ce l'égoïsme satisfait?

La paix, est-ce ce beau ciel bleu qui paraît sans nuage ? Est-ce cette matinée qui annonce point de tempêtes ?.. Non, oh non ! La paix, c'est la passion calmée, c'est cette même passion devenue levier puissant pour faciliter l'avancement. La paix c'est la sérénité intérieure au milieu du trouble et des orages, c'est la certitude, c'est la foi pendant l'incrédulité et le doute, c'est le chemin sûr éclairé dans la nuit.

La paix de l'âme, la paix du cœur, c'est au sein des épreuves la confiance dans le présent, l'espoir dans l'avenir. La paix, c'est la bonté, la charité, la mansuétude, devenues, après la lutte, maîtresses des passions égoïtes et haineuses. La paix, c'est ce rayonnement intérieur éclairant toute obscurité et rendant tout devoir facile. La paix, c'est ce sentiment continu qui fait trouver Dieu en soi-même et partout !

La paix se trouve dans la foi solide, elle se trouve avec l'étude de la vérité et la pratique de l'amour universel !

Tout être qui se dévoue possède en soi, malgré et avec l'adversité, cette lumière, cette chaleur, ce doux sentiment que j'appelle la paix.

Heureux donc, oh oui, bien heureux ces hommes intelligents et forts qui passent pour fous, pour idiots tant qu'ils ne sont pas compris, mais qui n'en continuent pas moins leur tâche ! Heureux déjà sur terre et dans la vie éternelle les bafoués, les ridiculisés, les maltraités, les persécutés, les martyrs pour la cause du progrès général ! Heureux les travailleurs obscurs, heureux les humbles ouvriers qui accomplissent sans murmurer le travail rude du défrichement, heureux ceux qui préparent l'avenir !

Heureux les intelligents, mais plus heureux encore les dévoués : à ceux-là appartient la paix promise aux hommes de bonne volonté ! ***

Toujours de la lumière.

« Ne mettez pas la lumière sous le boisseau, mais élevez-la au contraire afin qu'elle éclaire toute la maison. »

Amis, frères bien-aimés, frères plus jeunes que nous, c'est pour vous que j'ouvre la Bible et que je relis ces paroles. C'est à vous aussi que le maître les adressait en plongeant son regard puissant dans le sombre avenir !

Après la formation du globe terrestre, après avoir condensé diverses matières et séparé les autres, Dieu dit : « Que la lumière soit ! »

Après des siècles de travail, de luttes, de misères, après de longues époques d'engourdissement intellectuel, d'affaissement moral, après de longues crises et de longs temps d'arrêt, voici que le chaos commence à se débrouiller dans l'univers de la pensée ; la lutte de l'esprit contre la matière continue et bientôt la matière affaiblie fera place à son vainqueur ! Voici le bienheureux moment du : *Fiat lux!*

La crise dure encore, c'est vrai, c'est encore le travail, le défrichement pénible, mais on sent venir l'époque des semailles et pour que la récolte soit belle on s'occupe d'avoir de bonne semence.

Si l'on veut récolter la lumière et la science, il faut semer la vérité !

Je ne viens point éclater en inutiles reproches sur le passé, ce qui a été devait être, on ne modifie pas un monde d'un seul coup. Je viens dire que, puisque quelques-uns ont saisi le flambeau, ils doivent dans la mesure de leurs forces le tenir en mains vigoureusement et hautement afin d'illuminer tout ce qui les entoure.

Je viens dire encore une fois, après cent autres, que le sacrifice du *cher* soi-même ne doit être compté pour rien. Je viens répéter que bien méritoires sont quelquefois les dévouements incompris ou inconnus. Je viens aider les volontés chancelantes en leur montrant encore une fois le résultat certain du sacrifice !

Une vie n'est rien, la vie est tout ! Une vie est une journée dans la carrière de l'esprit. Donnez donc sans regret le temps si court d'une de vos journées, puisque vous êtes certains du bonheur de celle qui la suivra. Enfants, Dieu veut qu'on s'aide et qu'on s'aime. Les plus près de lui sont les désintéressés, les vaillants, qui n'ont jamais compté avec eux-mêmes, mais qui ont courageusement, joyeusement, ardemment travaillé avec tous et pour tous !

Au petit, au pauvre, à l'ignorant la meilleure part de votre cœur, au coupable, à l'arriéré, vos soins, votre compassion, à tout ce qui est mauvais, votre miséricordieuse pitié, à tout ce qui est faible, votre appui.

Spiritualisme veut dire dévouement, à vous donc la charité et le salut !

Que tous les actes de votre vie aient pour mobile de réparer les négligences et les mauvaises volontés du passé, de travailler à rendre l'humanité bonne et heureuse, de venir en aide à ceux qui veulent chercher !

UN GUIDE.

Soyez fermes et forts.

Spiritualistes, je viens vous apporter des forces, vous allez en avoir besoin. Vos croyances vont être attaquées, critiquées et quelques-uns d'entre vous sentiront leurs cœurs faiblir, mais par une prière à Dieu, par un acte puissant de volonté ils seront vainqueurs de cette faiblesse.

Il y aura lutte, car toute croyance a besoin d'épreuves pour acquérir son développement et sa force!

Il y a lutte déjà sur la terre et dans l'espace, et ce que nous faisons outre tombe, spiritualistes, vous devez le faire sur cette terre!

Vaillamment et sans crainte vous devez soutenir vos croyances et les appuyer de l'exemple d'une vie sans reproche.

Spiritualistes, unissez-vous, c'est le moment de resserrer vos rangs, c'est le moment de tenir tête à l'orage; unissez-vous, priez avec foi, soyez fermes et forts et, avec l'aide de Dieu, vous vaincrez!

UN GUIDE.

Le prix du bonheur.

Le 12 juin 1899.

Amis,

Ainsi que la fleur se tourne inconsciemment vers le soleil, l'âme aspire, pour ainsi dire à son insu, à l'infini, à l'éternité, au bonheur, et c'est parce que ses désirs ne peuvent être immédiatement satisfaits, qu'elle sent une grande mélancolie s'étendre sur elle et la courber languissante sous le lourd fardeau de la vie. Gardez-vous, amis, de vous endormir dans cette espèce de torpeur et de vous complaire dans cette tristesse voisine du découragement; il faut au contraire réagir de toutes vos forces, lutter avec énergie, afin que les facultés de votre âme ne s'émoussent pas en d'inutiles et stériles regrets.

Ah! je comprends cette soif de bonheur que ressentent toutes les créatures: venues de l'espace infini et des sphères où règne la félicité suprême, elles en ont gardé le souvenir dans le plus intime de leur être, elles sentent vaguement qu'elles sont des exilées sur la terre et que leur véritable patrie est ce monde invisible auquel la mort doit les rendre un jour.

Mais cette patrie céleste, elle ne peuvent la reconquérir, qu'après avoir subi quelques années d'épreuves d'où leur esprit doit sortir plus pur et plus grand. Il faut donc que ces

épreuves soient acceptées courageusement pour qu'elles aient le résultat voulu, et vraiment le bonheur de l'au-delà vaut bien que l'on souffre que l'on pleure, que l'on travaille pendant quelques années.

Si vous pouviez comprendre, amis, la brièveté de la vie, vous n'auriez plus de ces amers regrets en pensant à ceux que vous avez perdus; vous vous réjouiriez au contraire de les sentir délivrés des misères de la terre, et vous-mêmes, puissiez-vous au grand jour de l'éternité, quand vous viendrez nous rejoindre, arriver les mains pleines d'œuvres de charité afin de mériter la couronne des élus.

Je prie Dieu en vous disant au revoir, de déposer en votre cœur un peu de cette paix et de cette félicité dont le mien déborde.

B.

Après une causerie sur Sarcey.

Sarcey dort d'un lourd sommeil et ses pensées toutes faites de matérialisme ont tissé autour de son esprit un filet dont les mailles l'enveloppent. Il y est pris comme le lion de la fable, et moi, l'humble enfant que vous avez connu, je fais l'office du rat: je ronger les mailles en parlant doucement à cette âme endormie, en lui suggérant des pensées élevées et spiritualistes. Aidez-moi dans ma tâche par vos prières, chère marraine, et vous aussi, mesdames, qui avez souvent applaudi l'homme intelligent et plein de bonhomie, dont l'esprit n'attend qu'un rayon de lumière pour se réveiller.

G.

Le 23 mai 99.

Notre Atmosphère troublée.

Le 19 juin 1899.

Malgré les agitation d'alentour, j'ai pu arriver jusqu'à vous; ce n'est pas chose facile pour nous en ce moment de traverser votre atmosphère troublée; nous sommes les ennemis déclarés de la haine, du trouble, de l'agitation, et nous nous en éloignons comme on s'éloigne d'un lieu maudit. Je ne veux pas dire cependant que notre pauvre et cher pays en soit là, non; mais toutes ces divisions, tous ces conflits, créent autour de lui comme un lourd rideau qui entrave l'action des bons esprits.

Nous agissons cependant de loin sur le cœur

et sur l'esprit de nos frères, afin de ramener le calme et de faire rentrer en eux-mêmes ceux qui par de coupables menées arrêtent l'essor de la France vers le progrès. Unissez-vous à nous, amis, et formez une ligue de prières, puisque vous connaissez la toute-puissance de la prière.

C.



LE CHANT DU BIENHEUREUX

(Suite.)

La *Bhagavad-Gita*, bien qu'extraite d'un poème, n'est point un fragment poétique. C'est un chant religieux et philosophique ; mieux que cela, c'est un traité complet d'occultisme, si par occultisme on entend le développement intégral de la vie spirituelle.

Nous pouvons le rapprocher, dans notre littérature religieuse, de l'*Imitation de Jésus-Christ*, ce livre admirable et si justement admiré ; mais l'*Imitation*, malgré les grandes beautés qu'elle renferme, reste inférieure au petit livre indou ; elle n'atteint pas à la même hauteur de vue, au même caractère d'universalité.

Dans l'*Imitation*, le fidèle se résigne, s'abandonne à Jésus-Christ, se fonde en lui dans une sorte d'adoration passive tandis que, chose curieuse, cet Orient, que nous nous représentons comme enseignant et pratiquant la passivité, proclame dans son « Chant du Bienheureux que l'homme n'est sauvé que par l'Action.

« Le dépouillement de la forme infirme et mortelle ne peut s'accomplir dans l'inaction, dit le philosophe divin, Chrisna, à son disciple Arjuna, et moi-même, qui n'ai rien à faire dans les trois monde, qui n'ai aucun bien nouveau à acquérir, pourtant je suis à l'œuvre. »

De plus, l'horizon de l'*Imitation* plus étroit n'embrasse pas toute la création, il n'exprime pas d'une manière aussi complète l'admirable loi du Sacrifice.

La *Bhagavad-Gita* renferme tout le développement de la vie spirituelle. Elle mène l'homme pas à pas dans la voie ardue du progrès et de l'initiation en lui enseignant le moyen de parvenir à la félicité suprême.

Ce livre demande à être lu, relu et médité. C'est le résumé de la Sagesse, la Bible que tout soldat du devoir doit conserver près de son

chevet et qu'il doit consulter chaque fois que son âme se trouble et hésite.

C'est l'exposition, la mise en pratique de cette loi du Sacrifice qui, seule, peut sauver nos sociétés modernes en proie à l'égoïsme et à toutes les convoitises qu'il déchaîne.

Celui qui lira la *Bhagavad-Gita* se sentira plus fort et meilleur.

Plus fort dans les luttes et les défaillances ; meilleur pour tous, affermi dans la voie libératrice.

Voilà ce qui nous pousse à présenter ce livre, vivant témoignage d'une révélation supérieure qui a guidé l'Humanité à travers les âges, écho de la voix divine qui s'est révélée dès les temps les plus reculés par l'intermédiaire de nos aînés, âmes déjà évoluées qui sont venues dans les sociétés naissantes pour y déposer les germes féconds de la vérité.

C'est un rayon de la lumière brillante qui guide les pas chancelants de l'homme vers ses sublimes destinées ; précieux héritage que nous devons pieusement recueillir et transmettre à notre tour aux humanités futures.

Les philosophies de notre Occident n'ont rien trouvé de plus pur et de plus élevé et, à notre époque de matérialisme étroit et de bas égoïsme, nous avons besoin de remonter aux origines de notre race pour y retrouver les élans d'Amour universel, le haut Idéal de nos ancêtres les Aryens, pour reprendre leurs traditions et, par elles, nous relever de notre déchéance morale et spirituelle.

Le chant de la *Bhagavad-Gita* se compose de dix-huit chapitres comprenant trois grandes divisions.

Les six premiers chapitres traitent du rapport de la morale avec la vie spirituelle qui ne peut se développer sans la moralité.

Les six chapitres suivants sont consacrés à la connaissance de la métaphysique, au mystère de l'esprit et à la radieuse vision de la divinité restant une dans toutes ses manifestations.

Les six derniers chapitres parlent des qualités et du pouvoir de l'esprit et comment la vie divine devient manifestée dans l'homme.

La scène est un champ de bataille : le héros Arjuna sent défaillir son cœur en voyant qu'il doit frapper ses parents, ses amis, ses compatriotes dans la guerre civile à laquelle il prend part et, troublé par la douleur, il préfère recevoir la mort que de la donner. Son arc et ses flèches s'échappent de sa main et il s'adresse à

Krishna (10^e incarnation du Dieu Vishnou qui combat à ses côtés ; Vishnou représente le principe conservateur de l'Univers qui se manifeste par l'intermédiaire d'un homme-Dieu lorsque l'Humanité a besoin d'une nouvelle dispensation de la vérité).

« L'âme blessée par la pitié et la crainte du péché, je t'interroge Krishna, car je ne vois plus où est la justice. Quel parti vaut le mieux ; dis-le moi ; je suis ton disciple, instruis-moi, c'est à toi que je m'adresse.

« Que crains-tu, lui répond le Dieu. Tu pleures sur des hommes qu'il ne faut pas pleurer, quoique tes paroles soient celles de la sagesse. Les sages ne pleurent ni les vivants, ni les morts.

« L'existence ne m'a jamais manqué ni à toi non plus, ni à ces princes, et jamais nous ne cesserons d'être nous tous dans l'avenir.

« Comme dans ce corps mortel sont tour à tour l'enfance, la jeunesse et la vieillesse, de même après la mort, l'âme acquiert un autre corps et le sage, ferme dans cette foi, ne se trouble pas.

« Les rencontres des éléments qui causent le froid et le chaud, le plaisir et la douleur ont des retours et ne sont pas éternelles.

« L'homme qu'elles ne troublent pas, l'homme ferme dans les plaisirs et les douleurs participe à l'immortalité.

« Sache-le ; il est indestructible. Celui par qui a été développé cet univers et ces corps qui finissent procèdent d'une âme éternelle, indestructible, immuable. Combats donc, ô Bharata.

« Elle ne naît, elle ne meurt jamais, sans fin, éternelle antique, elle n'est pas tuée quand on tue le corps.

« Comme l'on quitte des vêtements usés pour en prendre de nouveaux, ainsi l'âme quitte les corps usés pour revêtir de nouveaux corps.

« Invisible, ineffable, immuable, voilà ses attributs, puisque tu la sais telle ne la pleure donc pas, et quand tu la croirais éternellement soumise à la naissance et à la mort, tu ne devrais pas pleurer sur elle.

« Le commencement des êtres vivants est insaisissable, on saisit le milieu, mais leur destruction aussi est insaisissable. Y a-t-il là un sujet de pleurs ?

« Ne consulte pas tes opinions ni tes vaines terreurs.

« Ne consulte que ta conscience et ton devoir. Si tu ne livres ce combat légitime, traite à ton devoir et à ta renommée, tu contracteras le péché.

« Peu importe que tu sois vaincu ou vainqueur. *La vertu est dans l'acte et non dans ce qui résulte de l'acte. Sois attentif à l'accomplissement des œuvres, jamais à leurs fruits. Ne fais pas l'œuvre pour le fruit qu'elle procure ; mais ne cherche pas à éviter l'œuvre.*

« Le vrai sage est celui qui a renoncé au fruit temporel de ses actes ; il est délivré des liens de la matière, il vit déjà dans les régions de l'immuable félicité.

(A suivre.)

J. B. D.



A CHARLES FOURIER

Fabre des Essarts.

Nous sommes reconnaissants à notre ami Fabre des Essarts d'avoir déployé le drapeau spiritualiste au milieu d'hommes éminents qu'une même passion d'idéal avait réunis. Ce vaillant apôtre du Spiritualisme et de l'idée de Dieu a su exprimer sa foi en de fort beaux vers, le 4 juin dernier à l'inauguration de la statue de Charles Fourier.

La foule nombreuse, accourue pour assister à la fête a d'abord entendu d'éloquents discours prononcés par les conseillers municipaux Véber et John Labusquière, par le chef du groupe phalanstérien, le sympathique M. Alhaiza, ainsi que par MM. Vila et Delbruck. Notons aussi les vibrantes strophes du jeune poète Francklin et un harmonieux sonnet d'une muse charmante.

Si aucun des orateurs précités n'a parlé de l'au-Delà, croyance qui fut, comme on sait, le fond même de la Doctrine de Charles Fourier, c'est qu'apparemment, ils voulaient laisser cet honneur à notre ami. Un frisson d'enthousiasme a parcouru l'assistance, lorsque Fabre des Essarts est monté à la tribune et a jeté aux quatre vents des cieux les vers qu'on va lire :

A FOURIER

Les travailleurs que Dieu recherche pour sa vigne
Au festin du bonheur sont toujours les derniers ;
Et nul de ces Elus qu'il marqua de son signe
Dans son coffre n'a vu s'entasser les deniers ;
Des volontés d'en-haut décrets inéluctables !

Les uns naissent dans les étables,
D'autres meurent dans les greniers.

Il en est, — et ceux-là sont les plus grands peut-être, —
 Qui marchent le front haut devant les potentats,
 Sans que nul les discute ou daigne les connaître,
 Des justes, que jamais, Foule, tu n'insultas,
 Dont tu ne veux pas même, en ton dédain cynique
 Déchirer la mémoire ou vendre la tunique
 Et qui n'ont, pour finir, que d'obscurs Golgothas.

Ceux-là sont les porteurs sublimes de l'idée,
 En vain le temps où tout s'éteint, l'ombre où tout fuit,
 Ont épandu sur eux leur fureur débordée,
 En vain, le germe auguste, avec eux, dans la nuit,
 Quarante ans a dormi, sous le sol, qui les couvre,
 Un jour l'humble tombe s'entr'ouvre,
 L'idée éclot, fulgure et luit.

Fourier, ce fut ton sort et celui de ton rêve,
 Lorsque tu te levas sur le monde affolé,
 A ses hideux labeurs, nul vainqueur ne fit trêve,
 Nul vaincu ne t'ouvrit son cœur inconsolé,
 Nul n'entendit vibrer le verbe d'harmonie,
 Et quand Victor Hugo salua ton génie,
 Depuis longtemps déjà tu t'étais envolé.

Tes yeux clos, sur ton nom tout fut ombre et silence,
 Avril sur ton cercueil sema les gazons verts
 Et les insectes d'or que la feuille balance,
 Mais personne, hormis quelques tisseurs de vers,
 — Les Christs ont toujours eu de ces fous pour les
 croire!

N'aurait osé dire à l'histoire
 Que tu portais un univers !

Et voici que ton heure augurale est venue ;
 Toi le mort, l'inconnu, le proscrit, l'oublié,
 Voici que ton triomphe éclate sous la nue
 Et que la gloire a ceint ton front humilié ;
 Du palais de porphyre à la hutte d'argile,
 Les vaillants sectateurs de ton pur évangile
 Du cœur et de la voix l'ont déjà publié !

Salut à tous ! Salut, Journet, l'ardent poète,
 Dulary, Just Muiron, Destrem, Considérant,
 Dont la phalange aimée est aussi de la fête,
 Vieux chênes emportés par le fatal torrent,
 Avant que le soleil des tardives revanches
 Ait fait éclore les pervenches
 Et germer ce bronze vibrant.

Du moins, chers envolés (la MORT n'est qu'un MEN
 [SONGE !])

Vous devez, en ce jour, vous réjouir aussi,
 De voir que tout n'est pas vague espoir et doux songe,
 Puisque pour compléter l'humble groupe éclairci,
 Le ciel de tous côtés fait surgir les apôtres...
 — Et Fourier, Ame et Cœur est encore des nôtres,
 L'un s'appelle ALHAIZA, l'autre a nom RAVISI !

Ce siècle est grand. Fourier, il vit planer ton âme,
 Et voici qu'à présent sur le monde orphelin
 Du TSAR ont retenti les paroles de flamme
 Et le long cri d'amour dont son cœur était plein ;

Oh ! oui, ce siècle est grand. Il peut lever la tête ;
 A son aube il porte Epictète
 Et Marc-Aurèle à son déclin.

Mais, quelques bruits menteurs que la haine publie,
 O Fourier, tes enfants n'ont point proscrit les dieux
 Ni mangé le lotus qui fait que l'on oublie
 Le pays doux et cher où dorment les aïeux ;
 Non ! leur culte est ouvert à toutes les patries
 Et sait harmoniser leurs croissantes séries
 De la Terre française à la Cité des Cieux !

Pour moi, triste vaincu du combat de la vie
 Dont l'âme trop souvent déchirée aux humains
 Et de trop de dédains et de fiel assouvie,
 O Maître, quelquefois désertas tes chemins,
 En ce jour tout d'ivresse et de foi solennelle,
 A travers la rive éternelle
 Laisse-moi te tendre les mains.

Dis-moi que ton beau rêve en fleurs n'est pas qu'un
 [rêve,

Et qu'avant qu'il soit tard il sera du réel,
 Dis-moi que le pêcheur attardé sur la grève
 Va voir venir à nous quelque aimable Ariel,
 Qui de son long sommeil éveillera la terre,
 Et lui faisait chérir ton divin Phalanstère
 D'un geste de sa main lui donnera le ciel !

FABRE DES ESSARTS.



DES FAITS

Manifestations dans le monde religieux.

Les faits suivants m'ont été contés au couvent
 des sœurs M.-A., à Paris.

Forcée de passer quelques mois dans cette
 demeure religieuse, j'amenai, un soir, la con-
 versation sur les soi-disant « âmes du purga-
 toire » ; je gagnai la confiance des sœurs et des
 jeunes filles présentes par la narration du fait
 que j'ai relaté dans un autre numéro, et la
 mère M. K. me fit alors le récit suivant :

— Nous possédons en France et à l'étranger,
 plusieurs maisons semblables à celle-ci. Dans
 les premières années de mon noviciat, on
 m'avait envoyée dans notre maison de Londres.
 Or, pendant mon séjour, la mère économe vint
 à mourir. C'était elle qui avait la garde de tous
 les papiers d'affaires du couvent. Malgré l'ordre
 avec lequel ils avaient été classés, il fut impos-
 sible de retrouver un bail très important dont
 on avait présentement besoin.

Très contrariée, la Supérieure ordonna des

rières ; mais les recherches demeurèrent vaines.

Il y avait deux mois que l'Econome était morte quand une nouvelle novice fit son entrée au couvent.

Le lendemain de son arrivée, au matin, elle demanda à parler à la mère Supérieure, disant qu'elle était chargée d'une commission pour elle.

— Ma Mère, lui dit-elle, quand elle fut en présence de la Révérende, hier soir, une religieuse est venue me prier de vous dire que le bail que vous cherchez se trouve à tel endroit.

— Qui a pu vous dire cette chose ? questionna la Supérieure étonnée.

— Une religieuse d'ici, ma Mère.

— Donnez-moi des détails, ma fille, car vous me racontez là une chose bien extraordinaire.

— Hier soir, ma Mère, il pouvait être dix heures ; j'allais me mettre au lit, quand j'entendis frapper à ma porte. Après avoir dit d'entrer, la porte s'ouvrit, une religieuse s'avança vers moi et me dit :

— Demain, vous irez trouver la Mère Supérieure, et vous lui direz que le bail qu'elle cherche se trouve à tel endroit.

Je le lui ai promis ; elle m'a remerciée et elle est sortie.

— Mais cette religieuse, pouvez-vous en faire le portrait ?

— Oh ! très mal, ma Mère, car la chambre était peu éclairée et je ne l'ai pas bien examinée. Cependant, j'ai remarqué qu'elle avait des dents éblouissantes, mais que l'une d'entre elles, celle du milieu, manquait.

— C'est cela, s'écria la religieuse très émue, c'est mère M. l'Econome. Mon enfant vous avez été témoin d'un miracle ; c'est une morte que vous avez vue hier soir.

La Supérieure se leva pour aller chercher elle-même le fameux bail. Quelques minutes plus tard, elle le rapportait triomphante, et donnait ordre aux religieuses de remercier Dieu.

* * *

Un silence suivit ce récit, tandis que mes jeunes compagnes réprimaient mal un frisson de terreur ; mais l'une d'entre elle, Maria P. (avec laquelle je me suis intimement liée, attirée sans doute par ses yeux de médium et sa curiosité à connaître la doctrine spirite) fit à son tour le récit qui suit :

Orpheline de mère, je fus élevée par les religieuses du couvent de D...y, aux environs de Paris.

Nous avions comme surveillante, une jeune fille poitrinaire, nommée Madeleine. Sans pitié, comme tous les enfants, nous nous montrions avec elle, particulièrement bruyantes et indisciplinées. Elle nous répétait souvent :

— Quand je serai morte, je vous surveillerai encore ; lorsque vous serez dissipées, je viendrai vous rappeler à l'ordre.

Ces paroles, chaque fois, étaient accueillies par des moqueries ; personne n'y ajoutant foi.

Madeleine mourut.

Un soir, les jeunes pensionnaires (j'étais du nombre) étaient toutes réunies dans le dortoir et, sans gardienne, causaient et riaient bruyamment, quand tout à coup deux : Chut !.. Chut !.. les glaçèrent d'épouvante.

Toutes se turent et demeurèrent pâles, tremblantes, n'osant se communiquer leurs impressions.

Quelques minutes passèrent, puis, l'une d'entre elles, la plus brave, murmura :

— J'ai reconnu la voix de Madeleine.

Et ce fut un concert d'affirmations.

— Moi aussi ; moi aussi ; c'est Madeleine ?

Un autre soir, le même phénomène se reproduisit, mais cette fois ce fut par des coups dans la porte que l'esprit de Madeleine révéla sa présence.

Une nuit, l'une des religieuses se réveilla en sursaut.

Deux heures sonnaient à la chapelle. Aussitôt, près d'elle, une voix que la Mère reconnut pour être celle de Madeleine, commença la *Présence de Dieu*, prière que les religieuses disent lorsque l'heure sonne.

Un peu tremblante, la religieuse répondit à l'oraison.

Quand celle-ci fut finie, Madeleine ajouta une autre prière, puis tout rentra dans le silence.

Mais le couvent demeura un lieu hanté. Des pas se faisaient entendre dans les escaliers, des coups retentissaient dans les portes et, du parloir, deux dames, étrangères à la maison, se sauvèrent un jour, apeurées, ayant entendu soupirer près d'elles un être invisible.

Aujourd'hui, tout est calme. La médium, cause de toutes ces manifestations, a sans doute quitté le couvent, mettant fin à des phénomènes

que le crucifix, l'eau bénite, les prières ne parvenaient pas à empêcher.

Satan, ô ignorance, y est habitué, sans doute.

CARITA.



LA MORT DU GLADIATEUR ASTARTOS

Récit (1) médianimique et analytique d'une désincarnation par mort violente.

...J'avais perdu mes meilleurs amis, mes compagnons d'enfance et je résolus de me marier.

Je voulais épouser la jeune prisonnière qui était à mon service, une douce et charmante créature qui s'était extrêmement attachée à moi; mais quand Phœbé apprit cette nouvelle, elle fut prise d'un terrible accès de jalousie, bien que possédant en propre deux aussi rares trésors que Tibère et Séjean; elle accourut chez moi et me fit une scène affreuse, me jurant vengeance et promettant d'assassiner ma femme. Je la mis dehors à coups de fouet et elle partit en me montrant les poings.

Mon mariage se célébra sans accident; mais quelque temps après, Tibère (pour fêter un événement que j'ai oublié) ordonna une grande représentation au cirque, Phœbé devait y prendre part comme danseuse.

En me préparant pour le spectacle, de tristes pressentiments m'assaillirent, une inquiétude sans nom me torturait, j'étais distrait et abattu. Le cœur serré, je pris congé de ma jeune femme, bouleversée et toute en larmes en voyant mes appréhensions. J'entrai sur l'arène; je devais combattre successivement, ce jour-là, un lion, un tigre gigantesque et deux léopards.

J'attendis le premier ennemi, impassible comme toujours; mais dès que le tigre sortit, je remarquai en lui une étrange agitation; il rugissait sourdement, son poil était hérissé et mon regard semblait avoir perdu sa puissance.

J'étais tout occupé à dompter le tigre, quand tout à coup une main invisible ouvrit une seconde cage et le lion parut, furieux, le poil

hérissé, battant ses flancs de sa queue; il se jeta sur moi par derrière, et posa ses pattes sur mes épaules en rugissant.

Devant moi j'avais le tigre, par derrière le lion; je me sentis perdu et un cri m'échappa. En ce moment les deux léopards sortirent à leur tour et derrière la grille j'aperçus Phœbé qui me regardait avec un haineux ricanement.

Un combat mortel, effrayant, s'engagea entre moi et la meute; je sentais la respiration brûlante des bêtes fauves, leurs dents et leurs griffes déchiraient ma chair.

Des clameurs et des cris de terreur retentirent parmi les spectateurs; tous les gladiateurs armés se jetèrent près de moi, mais toutes ces bêtes irritées m'entourant à la fois, ils ne pouvaient plus me défendre. Je tombai à genoux pressant mon couteau d'une main défaillante; le tigre baissa sa gueule énorme vers ma gorge; en jetant un dernier cri j'enfonçai mon couteau dans la poitrine de la bête féroce.

Au même instant, je ressentis une douleur atroce, il me sembla que mon cerveau éclatait, que mes yeux sortaient de leurs orbites; je m'affaissai comme galvanisé, un poids énorme semblait se détacher de moi en déchirant tous mes membres comme si j'étais dispersé en mille atomes, puis, quelque chose comme un coup de foudre m'étourdit.

Quand je repris conscience de moi-même, je m'élevais dans une atmosphère transparente et bleuâtre; autour de moi se pressaient des êtres flottant et légers qui m'entouraient de fils lumineux et semblaient m'arracher à quelque chose de lourd qui me retenait encore. Mon regard se tourna vers la terre, je vis le cirque; sur l'arène était étendue une masse sanglante et informe qui n'avait conservé intacte qu'une belle tête bouclée. Une foule de spectateurs se pressaient autour du cadavre; à quelques pas était étendu le tigre, mon vaillant vainqueur. L'étoile indestructible tâchait aussi de se dégager de sa masse corporelle, des esprits d'animaux, d'un développement supérieur au sien, l'aidaient à se détacher.

Libre et joyeux je m'élançai dans l'espace entouré de mes anciens amis, de mes protecteurs.

ASTARTOS (ROCHESTER).

1. Extrait des *Episodes de la Vie de Tibère*, par J.-W. Rochester.